

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2013

ÉPREUVE ANTICIPÉE

FRANÇAIS

Série S/ES

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2

L'usage des calculatrices et des dictionnaires est interdit.

Le sujet comporte 8 pages, numérotées de 1/8 à 8/8

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet
correspondant à sa série.

Objet d'étude :

Le texte théâtral et sa représentation, du XVII^e à nos jours.

Le sujet comprend :

Texte A : MOLIÈRE, *Le Bourgeois gentilhomme*, IV, 2, 1670.

Texte B : Alfred de MUSSET, *Les Caprices de Marianne*, II, 3, 1833.

Texte C : Georges COURTELINE, *Boubouroche*, I, 2, 1893.

TEXTE A – MOLIÈRE, *Le Bourgeois gentilhomme*, acte IV, scène 2, 1670.

M. Jourdain, bourgeois enrichi mais naïf, voudrait passer pour un homme de qualité. Il est sous l'emprise de Dorante, un noble ruiné, qui abuse de sa générosité pour séjourner chez lui et recevoir la marquise Dorimène. M. Jourdain, épris de Dorimène, ne perçoit pas que Dorante le manipule. Survient Mme Jourdain, exaspérée par les fantaisies de son mari.

5 **Mme JOURDAIN** : Ah, ah ! Je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur ? Je viens de voir un théâtre là-bas¹, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez² les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener ?

10 **DORANTE** : Que voulez-vous dire, Madame Jourdain ? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régale³ à Madame ? Apprenez que c'est moi, je vous prie ; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

15 **M. JOURDAIN** : Oui, impertinente, c'est Monsieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

Mme JOURDAIN : Ce sont des chansons que cela : je sais ce que je sais.

DORANTE : Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

20 **Mme JOURDAIN** : Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, et je vois assez clair ; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grand-dame, cela n'est ni beau ni honnête à vous, de mettre la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

25 **DORIMÈNE** : Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottises visions de cette extravagante.

DORANTE : Madame, holà ! Madame, où courez-vous ?

30 **M. JOURDAIN** : Madame ! Monsieur le Comte, faites-lui excuses, et tâchez de la ramener... Ah ! Impertinente que vous êtes ! Voilà de vos beaux faits ; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

Mme JOURDAIN : Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN : Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

On ôte la table.

35 **Mme JOURDAIN, sortant** : Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

¹ une grande cérémonie turque se prépare dans la maison de M. Jourdain.

² offrez un festin.

³ orthographe du XVII^e pour « régale ».

Texte B : Alfred de MUSSET, *Les Caprices de Marianne*, acte II, scène 3, 1833.

La jeune Marianne a épousé le sévère juge Claudio à sa sortie du couvent. Coelio qui est amoureux d'elle, a envoyé Octave (le cousin de Claudio) lui faire part de ses sentiments, sans succès. Marianne accepte malgré tout de converser avec Octave devant une auberge, ce qui provoque l'exaspération de son mari.

CLAUDIO : Pensez-vous que je sois un mannequin¹, et que je me promène sur la terre pour servir d'épouvantail aux oiseaux ?

MARIANNE : D'où vous vient cette gracieuse idée ?

5 **CLAUDIO** : Pensez-vous qu'un juge criminel² ignore la valeur des mots, et qu'on puisse se jouer de sa crédulité comme de celle d'un danseur ambulante ?

MARIANNE : À qui en avez-vous ce soir ?

10 **CLAUDIO** : Pensez-vous que je n'ai pas entendu vos propres paroles : Si cet homme ou son ami se présente à ma porte, qu'on la lui fasse fermer ? et croyez-vous que je trouve convenable de vous voir converser librement avec lui sous une tonnelle, lorsque le soleil est couché ?

MARIANNE : Vous m'avez vue sous une tonnelle ?

15 **CLAUDIO** : Oui, oui, de ces yeux que voilà, sous la tonnelle d'un cabaret ! La tonnelle d'un cabaret n'est point un lieu de conversation pour la femme d'un magistrat, et il est inutile de faire fermer sa porte, quand on se renvoie le dé³ en plein air avec si peu de retenue.

MARIANNE : Depuis quand m'est-il défendu de causer avec un de vos parents ?

CLAUDIO : Quand un de mes parents est un de vos amants⁴, il est fort bien fait de s'en abstenir.

20 **MARIANNE** : Octave ! un de mes amants ? Perdez-vous la tête ? Il n'a de sa vie fait la cour à personne.

CLAUDIO : Son caractère est vicieux. – C'est un coureur de tabagies⁵.

MARIANNE : Raison de plus pour qu'il ne soit pas, comme vous dites fort agréablement, *un des mes amants*. – Il me plaît de parler à Octave sous la tonnelle d'un cabaret.

25 **CLAUDIO** : Ne me poussez pas à quelque fâcheuse extrémité par vos extravagances, et réfléchissez à ce que vous faites.

MARIANNE : À quelle extrémité voulez-vous que je vous pousse ? Je suis curieuse de voir ce que vous feriez.

30 **CLAUDIO** : Je vous défendrais de le voir, et d'échanger avec lui aucune parole, soit dans ma maison, soit dans une maison tierce, soit en plein air.

MARIANNE : Ah ! ah ! vraiment ! Voilà qui est nouveau ! Octave est mon parent tout autant que le vôtre ; je prétends lui parler quand bon me semblera, en plein air ou ailleurs, et dans cette maison, s'il lui plaît d'y venir.

¹ mannequin : pantin, marionnette.

² juge criminel : juge qui traite des affaires criminelles.

³ se renvoyer le dé : converser, bavarder avec légèreté.

⁴ amant : amoureux.

⁵ tabagie : lieu où l'on fume du tabac (par extension, lieu peu recommandable).

35 **CLAUDIO** : Souvenez-vous de cette dernière phrase que vous venez de prononcer. Je vous ménage un châtement exemplaire, si vous allez contre ma volonté.

MARIANNE : Trouvez bon que j'aïlle d'après la mienne, et ménagez-moi ce qui vous plaît. Je m'en soucie comme de cela.

40 **CLAUDIO** : Marianne, brisons cet entretien. Ou vous sentirez l'inconvenance de s'arrêter sous une tonnelle, ou vous me réduirez à une violence qui répugne à mon habit.

Il sort.

45 **MARIANNE seule** : Holà ! quelqu'un ! (*un domestique entre*) Voyez-vous là-bas dans cette rue ce jeune homme⁶ assis devant une table, sous cette tonnelle ? Allez lui dire que j'ai à lui parler, et qu'il prenne la peine d'entrer dans ce jardin. (*Le domestique sort*).

⁶ Il s'agit d'Octave

TEXTE C – Georges COURTELINE, *Boubouroche*, acte I, scène 2, 1893.

Un voisin obligeant a prévenu le naïf Ernest Boubouroche que sa maîtresse Adèle, qu'il entretient, le trompe depuis longtemps ; il se rend à l'appartement, où un homme est caché...

Boubouroche, les poings fermés, marche sur elle.

ADÈLE, (*qui, elle, vient sur lui avec une grande tranquillité*) : En voilà une figure !...Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qu'il y a ?

BOUBOUROCHE : Il y a que tu me trompes.

5 **ADÈLE** : Je te trompe !...Comment, je te trompe ?...Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

BOUBOUROCHE : Je veux dire que tu te moques de moi ; que tu es la dernière des coquines et qu'il y a quelqu'un ici.

ADÈLE : Quelqu'un !

10 **BOUBOUROCHE** : Oui, quelqu'un !

ADÈLE : Qui ?

BOUBOUROCHE : Quelqu'un !

Un temps.

ADÈLE (*éclatant de rire*) : Voilà du nouveau.

15 **BOUBOUROCHE** (*la main haute*) : Ah ! ne ris pas !...Et ne nie pas ! Tu y perdrais ton temps et ta peine : je sais tout !... C'est cela, hausse les épaules ; efforce-toi de me faire croire qu'on a mystifié ma bonne foi. (*Geste large*) Le ciel m'est témoin que j'ai commencé par le croire et que je suis resté dix minutes les pieds sur le bord du trottoir, les yeux rivés à cette croisée, m'accusant d'être fou, 20 me reprochant d'être ingrat !... J'allais m'en retourner, je te le jure, quand, tout à coup, deux ombres – la tienne et une autre !... – ont passé en se poursuivant sur la tache éclairée de la fenêtre. À cette heure, tu n'as plus qu'à me livrer ton complice ; nous avons à causer tous deux de choses qui ne te regardent pas. Va donc me chercher cet homme, Adèle. C'est à cette condition seulement que 25 je te pardonnerai peut-être, car (*très ému*) ma tendresse pour toi, sans bornes, me rendrait capable de tout, même de perdre un jour le souvenir de l'inexprimable douleur sous laquelle sombre toute ma vie.

ADÈLE : Tu es bête !

30 **BOUBOUROCHE** : Je l'ai été. Oui, j'ai été huit ans ta dupe ; inexplicablement aveugle en présence de telles évidences qu'elles auraient dû me crever les yeux !...N'importe, ces temps sont finis ; la canaille peut triompher, une minute vient toujours où le bon Dieu, qui est un brave homme, se met avec les honnêtes gens.

ADÈLE : Assez !

35 **BOUBOUROCHE** (*abasourdi*) : Tu m'imposes le silence, je crois ?

ADÈLE : Tu peux même en être certain !... (*Hors d'elle*) En voilà un énergumène, qui entre ici comme un boulet, pousse les portes, tire les rideaux, emplît la maison de ses cris, me traite comme la dernière des filles, va jusqu'à lever la main sur moi !...

40 **BOUBOUROCHE** : Adèle...

ADÈLE : ... tout cela parce que, soi-disant, il aurait vu passer deux ombres sur la transparence d'un rideau ! D'abord tu es ivre.

BOUBOUROCHE : Ce n'est pas vrai.

ADÈLE : Alors tu mens.

45 **BOUBOUROCHE** : Je ne mens pas.

ADÈLE : Donc, tu es gris¹ ; c'est bien ce que je disais !... (*Effarement ahuri de Boubouroche*) De deux choses l'une : tu as vu double ou tu me cherches querelle.

50 **BOUBOUROCHE** (*troublé et qui commence à perdre sa belle assurance*) – Enfin, ma chère amie, voilà ! Moi..., on m'a raconté des choses.

ADÈLE (*ironique*) : Et tu les as tenues pour paroles d'Évangile² ? Et l'idée ne t'est pas venue un seul instant d'en appeler à la vraisemblance ? aux huit années de liaison que nous avons derrière nous ? (*Silence embarrassé de Boubouroche*) C'est délicieux ! En sorte que je suis à la merci du premier chien coiffé venu. Un monsieur passera, qui dira : « Votre femme vous est infidèle », moi je paierai les pots cassés ; je tiendrai la queue de la poêle ?

¹ gris : ivre.

² paroles d'Évangile : paroles présentées comme indiscutables.

ÉCRITURE

I- Vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points) :

Comment l'écriture théâtrale met-elle en valeur les conflits dans ces différents extraits ?

II- Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des trois sujets suivants (16 points) :

1. Commentaire

Vous commenterez le texte B d'Alfred de MUSSET.

2. Dissertation

En quoi le théâtre est-il un genre littéraire particulièrement approprié à la représentation des conflits ? Vous appuieriez votre réflexion sur les textes du corpus, les pièces étudiées en classe ainsi que vos lectures personnelles et, éventuellement, sur votre expérience de spectateur.

3. Invention

En sortant d'une représentation de *Boubouroche* de COURTELINE, deux spectateurs sont déçus par le spectacle auquel ils viennent d'assister. Ils échangent à propos de ce qu'ils auraient aimé voir en prenant pour exemple la scène proposée dans le corpus. Vous écrirez ce dialogue.